L'image de l'ennemi dans l'imaginaire collectif du menu peuple russe en 1812

The Image of the Enemy in the Collective Imagination of the « menu peuple » in Russia in 1812

Alexandre Tchoudinov

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12614>
DOI : 10.4000/ahrf.12614
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012
Pagination : 117-126
ISBN : 978-2-200-92761-5
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Alexandre Tchoudinov, « L'image de l'ennemi dans l'imaginaire collectif du menu peuple russe en 1812 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 369 | juillet-septembre 2012, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12614> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12614>

L'IMAGE DE L'ENNEMI DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF DU MENU PEUPLE RUSSE EN 1812¹

Alexandre TCHOUDINOV

Contre qui les Russes se battent-ils en 1812 ? Il n'est pas suffisant de nommer l'ethnonyme de leur adversaire militaire pour répondre à cette question. Il faut d'abord comprendre comment ils l'imaginent. Cette communication propose d'analyser le folklore russe à propos de la guerre de 1812 pour reconstruire l'image de l'ennemi existant dans l'imaginaire collectif de la « majorité silencieuse » de la société russe de cette époque-là. Il se trouve que les traits principaux de cette image correspondent beaucoup plus à l'archétype traditionnel de l'envahisseur étranger conservé par la mémoire collective qu'aux caractéristiques des Français réels.

Mots-clés : folklore, chanson, batailles, sacrilège, prisonniers de guerre

Contre qui les Russes se battent-ils en 1812 ? La question peut paraître naïve et même stupide car tout le monde sait que c'est Napoléon, l'Empereur des Français, qui attaque la Russie cette année-là, donc les Russes combattent évidemment contre les Français. Cependant il n'est pas suffisant de nommer l'ethnonyme pour répondre à cette question. Car les mêmes ethnonymes peuvent avoir différentes significations et différents contenus à des heures diverses. Par exemple, le mot russe *nemetz* qui signifie maintenant *l'Allemand* est utilisé comme un nom commun pour désigner *l'étranger* avant le XVIII^e siècle. Ainsi pour répondre à notre question, il

(1) Je remercie cordialement Marie-Pierre Rey qui a eu la gentillesse de réviser le texte français de mon article.

nous faut comprendre premièrement non pas comment les Russes nomment leur ennemi cette époque-là, mais comment ils l'imaginent.

Au premier regard cette tâche n'est pas très difficile car la guerre de 1812 se reflète dans les sources nombreuses et dans la littérature de fiction, créée par les combattants eux-mêmes ou par leurs proches descendants, tels que Léon Tolstoï, l'auteur du célèbre roman *Guerre et paix*. Mais toute cette infinité de textes exprime seulement les idées des gens alphabétisés, tandis que la grande majorité du peuple russe (85 %) était illettrée au début du XIX^e siècle². Il n'y a donc pas beaucoup de ressources pour connaître l'attitude de la « majorité silencieuse », et la principale de ces sources, c'est la littérature orale populaire ou le folklore.

Un chercheur qui étudie le folklore historique de ce temps-là a des avantages considérables. D'une part, la période correspond à l'apogée des genres du folklore russe, tels que les bylines³ et les chants historiques, dont le déclin s'amorce déjà dans la seconde moitié du XIX^e siècle. D'autre part, les folkloristes russes commencent à enregistrer régulièrement les textes populaires précisément dans la première moitié de ce siècle. Pour la période antérieure, il est plus difficile de conduire une telle recherche car il n'y a pas assez de textes enregistrés, et, pour la période postérieure, le résultat ne serait pas si instructif car le folklore historique s'y éteint. Pour l'époque de 1812, en revanche, on possède beaucoup d'excellentes pièces de folklore pour reconstruire l'imaginaire collectif de la « majorité silencieuse ».

La génération de 1812 fait une expérience unique en survivant à l'invasion ennemie dans les régions de Russie centrale. Depuis le Temps des troubles au début du XVII^e siècle les étrangers ne se sont pas approchés du cœur de l'état russe. Même l'invasion suédoise de Charles XII en 1708-1709 n'a touché que la périphérie de la Russie. Et voilà qu'en 1812, la Grande Armée entre à Moscou. On pourrait présumer que cette situation extraordinaire laisserait une trace spécifique dans un imaginaire collectif exprimé dans le folklore. Mais en réalité c'est tout l'inverse. C'est curieux, mais l'expérience unique de cette génération est décrite par la tradition folklorique comme un phénomène déjà bien connu par la mémoire historique du peuple. Les événements liés à l'invasion napoléonienne sont présentés dans le folklore de la même manière que les anciennes batailles menées par les Russes contre les envahisseurs passés. Les chanteurs

(2) Voir Marie-Pierre REY, *L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris, Flammarion, 2012, p. 24.

(3) Note de la rédaction. Une byline est un chant épique apparu au Moyen Âge.

anonymes utilisent des images traditionnelles pour décrire la trame du conflit contemporain alors même que ces images ne correspondent point à la réalité.

Ainsi, d'après l'ancienne tradition folklorique née à l'époque de la Russie de Kiev, chaque invasion ennemie débute par une lettre provocante du futur envahisseur adressée au souverain russe. Par exemple, voilà l'adresse du fabuleux roi tatar Idolichtché Poganoïe à Wladimir, le prince de Kiev, présentée dans la byline *Ilia Mourometz et Idolichtché Poganoïe* :

« Il a écrit dans ses chartes manuscrites :
Moi, Idolichtché, je viendrai à Kiev,
Je brûlerai donc Kiev et les églises divines ;
Pour que le Prince quitte son palais,
Et moi, j'occupe ce palais de pierre blanc »⁴.

Plusieurs siècles plus tard, les chanteurs populaires attribuent la même démarche au roi de Suède, qui écrit prétendument une lettre pareille à la tsarine russe, évidemment Catherine II :

« Établis donc les quartiers pour les miens de par tout Moscou de pierre :
Pour mes glorieux brigadiers dans les maisons des nobles,
Pour tous mes glorieux soldats de par tout Moscou de pierre,
Et pour moi, le roi de Suède, dans le palais du souverain⁵ »!

Le début de la guerre de 1812 est exposé de même par la tradition populaire :

« Le Roi Napoléon écrit à notre Tsar Blanc :
"Je te prie de ne pas être en colère,
Mais de me fournir des quartiers pour sept cent mille hommes
À Moscou, ta capitale de granit ;
Pour Messieurs les Généraux chez tes marchands,
Pour moi, le Roi Napoléon, dans ton propre palais" »⁶.

(4) F. M. SELIVANOV (dir.), *Byliny [Les bylines]*, Moscou, Sovetskaya Rossia, 1988, p. 150.

(5) *Istoričeskie pesni [Les chants historiques]*, Moscou, Rousskaya kniga, 2001, p. 216.

(6) *Istoričeskie pesni. Ballady. [Les chants historiques. Ballades.]*, Moscou, Sovremennik, 1986, p. 446.

La « réaction » du tsar Alexandre I^{er} après cette proposition de l'ennemi étranger est aussi traditionnelle que celle de son prédécesseur le prince Wladimir dans la situation pareille. Voilà ce que Wladimir fait :

« Et Wladimir, le prince de Kiev, de la ville capitale,
Il commence à errer autour la salle de palais,
Il jette les chaudes larmes de ses yeux clairs,
Et les essuie par son mouchoir de soie [...] »⁷

Dans les chants populaires sur l'an 1812, Alexandre I^{er} tombe aussi dans le même désespoir en ayant reçu la lettre de son adversaire :

« En ce temps-là notre tsar orthodoxe
Réfléchit profondément,
Sa tête couronnée
S'incline à la terre,
Sa personne royale
Change de visage [...] »⁸

Si dans la plupart des bylines ce sont des preux fabuleux qui sèchent les larmes du souverain attristé en promettant de punir l'étranger insolent, dans les chants populaires à propos de 1812 on attribue ce rôle au feld-maréchal Koutouzov et au général Platov, le chef des Cosaques du Don :

« Ne crains pas, notre père le tsar orthodoxe !
Nous allons rencontrer le scélérat à mi-route,
À mi-route dans notre pays,
Nous lui mettrons des canons de cuivre au lieu de tables,
Nous lui étendrons des balles rapides au lieu de nappes,
Nous lui proposerons des mitrailles de fer rouge comme entrée,
Ce sont nos chers canonnières, qui vont le servir,
Ce sont nos chers Cosaques, qui vont le reconduire »⁹.

Le général Platov est présenté par les auteurs des textes folkloriques comme un homme du peuple semblable au célèbre preux de la byline *Ilia Mourometz le Fils de Paysan*, alors qu'en réalité Platov appartient à l'aristocratie cosaque (*starchina*) et possède un titre de comte à partir de

(7) F. M. SELIVANOV, *Byliny*, op. cit., p. 123.

(8) *Istoričeskie pesni XIX veka* [Les chants historiques du XIX^e siècle], Leningrad, Naouka, 1973, p. 46.

(9) *Ibid.*, p. 45.

1812. Le chant populaire très répandu attribue à Platov l'une des prouesses d'Ilia Mourometz, notamment une visite au chef ennemi. Dans plusieurs bylines, Ilia, habillé en pèlerin, vient chez son adversaire Idolichtché Poganoïe, dîne et bavarde avec lui incognito. Dans le folklore, Platov a recours au même trucage envers Napoléon. On dit que le cosaque vêtu en marchand est venu chez l'Empereur et a dîné avec lui alors que selon toute évidence, rien de tel ne s'est produit en réalité ; les chanteurs actualisent seulement l'ancienne byline en remplaçant les héros fabuleux par les acteurs de la guerre de 1812. Mais les moyens littéraires restent toujours les mêmes. Citons par exemple deux fragments des dialogues entre les adversaires partageant la table. Idolichtché interroge le pèlerin fictif sur le célèbre Ilia Mourometz :

« Le pèlerin commence à raconter :
 "Eh bien ! Idolichtché Poganoïe,
 Nous avons à Kiev
 Ilia Mourometz lui-même.
 Sa chevelure et sa taille sont les mêmes que miens,
 Car nous sommes les frères baptisés par le même parrain" »¹⁰.

Et voilà la conversation telle qu'elle est racontée entre Platov et Napoléon. L'Empereur demande au faux marchand de lui parler de Platov et promet de l'or pour cette information. Platov lui répond :

« Il ne faut pas dépenser l'or,
 On peut le voir facilement :
 Son apparence est telle,
 Qu'il semble mon frère familial,
 Sa chevelure est châtain,
 Tout à fait comme la mienne »¹¹.

Les récits des batailles de la guerre de 1812 dans le folklore russe contiennent les mêmes images que la narration traditionnelle des combats des Russes contre les anciens envahisseurs. Ainsi le chant sur la bataille de la Moskova ou bataille de Borodino actualise les images du chant plus ancien sur le célèbre Massacre de Mamaï ou la bataille de Koulikovo entre les Russes et les Tatares en 1380. En particulier, les chanteurs de

(10) F.M. SELIVANOV (dir.), *Byliny, op. cit.*, p. 159.

(11) *Istoričeskie pesni XIX veka, op. cit.*, p. 90.

1812 utilisent l'image des têtes coupées et roulantes. Voilà le texte sur le Massacre de Mamaï :

« Les têtes des nombreux preux
Roulent des bons chevaux
À la terre fertile »¹².

Voici le chant sur la bataille de Borodino :

« On a tiré des canons, mes frères,
On a tiré des fusils,
Les bonnes têtes
Ont roulé des fortes épaules »¹³.

Si la vue d'une tête en train de rouler est assez habituelle pour une époque de combats à l'arme blanche, quand la décapitation par revers était un des plus sûrs moyens de tuer l'adversaire, ce récit est assez extraordinaire pour une fusillade datant de l'époque de l'arme à feu. Ainsi les chanteurs de la bataille de Borodino reproduisent non pas tant les tableaux réels que les clichés traditionnels du folklore historique des temps précédents.

Par conséquent, l'invasion de la Grande Armée en Russie ne se distingue pas dans l'imaginaire folklorique des invasions étrangères des époques anciennes. Le menu peuple russe la regarde à travers le prisme des images traditionnelles qui furent conservées par la mémoire collective durant plusieurs siècles. Ainsi il n'est pas étonnant que, dans le folklore russe, l'image des Français comme adversaire militaire corresponde entièrement à l'ancien archétype de l'ennemi étranger qui existait depuis le Moyen Âge. Les traits principaux de cet envahisseur archétypal sont le brigandage et l'hostilité envers la Chrétienté¹⁴.

Dans le cas de 1812, le premier des traits de cette image folklorique de l'ennemi est bien corrélé avec les faits. Comme l'envahisseur archétypal du folklore, les Français réels pillent, brûlent, violent et assassinent en Russie. Le maraudage des soldats de la Grande Armée est si bien connu grâce aux sources nombreuses et décrit en détail dans les ouvrages historiques qu'il

(12) Sergueï AZBELEV (dir.), *Istoričeskie pesni [Les chants d'histoire]*, Moscou, Rousskaya kniga, 2001, p. 53.

(13) *Ibid.*, p. 271.

(14) Voir plus précisément Alexandre TCHOUDINOV, « L'image du Français dans le folklore russe » dans Alexandre STROEV (dir.), *L'Image de l'Étranger*, Paris, Institut d'études slaves, 2010, p. 367-374.

n'est pas nécessaire de s'étendre sur ce sujet. Je cite seulement un fragment du chant populaire concernant cet aspect :

« Oh ! Quelle grande douleur,
 Quel chagrin, quelle tristesse !
 Le nuage terrible brouillait
 Au-dessus de Moscou, notre mère.
 La force française est arrivée.
 Elle brûle et cuit,
 Et captive tout le monde.
 Elle allume les boutiques des marchandes,
 Les maisons des nobles et des négociants [...] »¹⁵

Quant au second des traits de l'envahisseur archétypal, notamment l'hostilité envers la Chrétienté, il est plus difficile d'incriminer les Français de 1812. Bien sûr, on pille spontanément des églises, comme des palais et des cabanes, mais il ne s'agit point de quelque politique de déchristianisation préméditée. Cependant cette caractéristique des Français devient centrale dans l'image qu'ils acquièrent dans l'imaginaire folklorique du peuple russe. Les chants populaires traitent de l'intention prétendue des Français de détruire la religion chrétienne comme la vraie cause de toute la guerre. Dans un des chants, Napoléon « annonce » une telle intention aux Cosaques :

« Eh bien ! les Cosaques russes,
 Je vous foulerai aux pieds,
 Et entrerais à Moscou bâtie de pierre ;
 J'enlèverai les têtes des églises,
 Et amènerai des chevaux aux églises ! »

La réponse de ces Cosaques folkloriques démontre qu'ils regardent aussi la question religieuse comme centrale pour le conflit :

« Toi, l'infâme, tu ne t'installeras pas
 Dans notre Moscou bâtie de pierre,
 Toi, l'infâme, tu n'enlèveras pas
 Les têtes d'or de nos croix »¹⁶.

La prétendue intention des Français de transformer des églises orthodoxes en écuries comme symbole d'un sacrilège se présente dans plusieurs

(15) *Istoričeskie pesni XIX veka*, op. cit., p. 55.

(16) *Ibid.*, p. 63.

textes folkloriques. Dans l'un des chants, le chef français fanfaronne tellement :

« Donc je vais placer mes beaux chevaux
Dans toutes les églises divines »¹⁷.

Dans l'autre, il menace :

« [...] Et je foulerai aux pieds
Le commandant en chef russe,
Je le foulerai aux pieds,
Et accaparerai Moscou bâtie de granit,
Et placerai mes aimables chevaux
Aux temples et aux églises »¹⁸.

La destruction des églises est la plus déplorée de toutes les actions françaises par les chanteurs populaires :

« Roulait-il le Français les canons de cuivre,
Raillait-il le Français les fusils brillants,
Il tirait-pétaradait en mère Moscou,
Et c'est pour cela que Moscou prenait feu,
La mère terre fertile était bien bouleversée,
Les églises divines se sont ruinées,
Les églises divines se sont ruinées,
Les bulbes d'or ont bien roulé »¹⁹.

Traitant les Français en 1812 comme les ennemis de la Chrétienté, les auteurs des chants populaires utilisent paradoxalement le mot le *bassourman* pour nommer cette nation chrétienne. Ce mot russe, d'origine assez ancienne, remonte au mot tatar *bessermene* ; il désigne un fermier musulman, collecteur du tribut, à l'époque du Joug tatar. Ensuite on applique ce terme envers les ennemis musulmans, d'abord les Tatars et les Turcs. Cette dimension religieuse de l'attitude du menu peuple envers la guerre étonne beaucoup les contemporains éclairés. L'un d'eux, le gentilhomme L.A. Leslie, écrit dans son journal que les cultivateurs « se préparaient à défendre leur patrie contre les ennemis *bassourmans*, contre les impies

(17) *Ibid*, p. 47.

(18) *Ibid*, p. 62.

(19) *Istoričeskie pesni XIX veka*, op. cit., p. 52.

envahisseurs, comme ils les traitaient eux-mêmes, bien qu'on leur explique autre chose »²⁰.

La perception des Français par la majorité silencieuse, semblable à celle de l'ancien ennemi archétypal, présuppose qu'il faut les traiter justement comme la tradition instruit de traiter les envahisseurs impies. L'un des chants les plus répandus sur la guerre de 1812 raconte l'interrogatoire prétendu d'un major français par Koutouzov lui-même. En ayant écouté la réponse déplaisante le feld-maréchal brutalise le prisonnier de ses propres mains :

« Et le prince Koutouzov se fâche contre lui ;
Il frappe le major sur la gueule,
Sur la gueule et sur la joue droite [...] »²¹

Évidemment, cette scène détestable n'a existé que dans l'imaginaire populaire, mais ici elle est seulement l'actualisation d'un épisode semblable de la byline sur Ilia Mourometz où le preux russe interroge un Tatar captif et ensuite le jette ainsi à terre, alors que le prisonnier rend l'âme²².

La violence envers les prisonniers français de la part du menu peuple russe n'est pas seulement verbale, mais aussi physique. Les nombreux cas de tortures et de massacres atroces des prisonniers sont décrits dans l'historiographie, en particulier dans l'ouvrage récent de Marie-Pierre Rey²³, c'est pourquoi il ne m'est pas nécessaire de les citer ici. Je voudrais seulement souligner que, d'après les témoignages des contemporains, cette terrible violence est souvent ritualisée religieusement. Les paysans font souffrir les ennemis capturés pour réaliser ainsi la sanction divine comme ils la comprennent. Dans l'imaginaire collectif de la « majorité silencieuse », la guerre de 1812 est avant tout une guerre religieuse semblable aux guerres du Moyen Âge, et on la mène avec des méthodes correspondantes.

Nous pouvons enfin répondre à la question posée au début de ce texte : contre qui les Russes se battent-ils en 1812 ? Il me semble que la meilleure réponse est faite par le feld-maréchal Koutouzov le 5 octobre 1812 dans sa réplique aux plaintes du général Lauriston contre le traitement barbare des Français par le peuple russe :

(20) « Rasskazy o 1812 gode (Otryvki iz dnevnika L.A. Leslie) » [« Les rapports sur 1812 (Les fragments du journal de L.A. Leslie) »] dans *Smolenskaya starina*, 1912, vol. 2, p. 374.

(21) *Istoričeskie pesni XIX veka*, op. cit., p. 58.

(22) *Byliny*, op. cit., p. 158.

(23) Marie-Pierre REY, op. cit., p. 250-251.

« Il ne pouvait civiliser en trois mois une nation qui considérait l'ennemi comme pire qu'une troupe de mauraudeurs tartars sous Gengis Khan. – Mais il y a tout de même une différence, répondit le général Lauriston. – Peut-être, répliqua le maréchal, mais aux yeux du peuple, aucune [...] » ²⁴

Il ne faut évidemment pas prendre les paroles de Koutouzov au pied de la lettre car le vrai Gengis Khan n'est jamais venu en Russie. En parlant de sa troupe de mauraudeurs, le feld-maréchal désigne l'image traditionnelle de l'envahisseur impie qui a existé dans l'imaginaire collectif de la « majorité silencieuse » russe depuis les temps anciens.

Alexandre TCHOUDINOV
Institut d'histoire universelle, Académie des sciences de Russie
Leninsky prospect, 32-a, 119991, Moscou, Russie
tchoudin@mail.ru

(24) Robert WILSON, *Relation de la Campagne de Russie. 1812*, Paris, La Vouivre, 1998, p. 116.